

Éclats de voyages

Entre ombres et lumières

Thierry Joumard des Achards

« Le plus difficile en littérature c'est de savoir quoi ne pas dire. »

Gustave Flaubert

« Le monde est un livre et ceux qui ne voyagent pas n'en lisent qu'une page. »

Saint Augustin

Table des matières

Frisson de Terre

La valse des sardines

Auschwitz-Birkenau : faisons mentir Hegel !

Garrigue cruelle

Nocturne aérien

Le souffle de Gordon

Orques et Tropiques : L'ordalie de Neptune

Chaud comme l'enfer

Épilogue

Frisson de Terre

Paris, le 12 Janvier 2004 :

Exceptionnellement, il y a des fins de vacances qui semblent être comme un réveil salvateur après une nuit d'atroces cauchemars. Je rentre de réunion professionnelle où je n'ai pas réussi à avaler quoi que ce soit depuis quatre jours malgré l'excellente gastronomie de mon lieu de travail. J'ai enchaîné entre Noël et la nouvelle année quelques jours d'épreuves physiques et morales des plus extrêmes. Je commence à peine à ne plus avoir la nausée et à ne plus me réveiller en sursaut, effrayé par les images que ma mémoire projette malgré moi sur mon esprit profondément fatigué.

Les vacances de Noël ont pourtant commencé classiquement. Comme chaque réveillon du 24 décembre au soir depuis plus de vingt ans, je suis allé fêter Noël avec les anciens et les malades sans famille de l'hôpital de Champcueil dans le cadre chaleureux et amical des « Petits Frères Des Pauvres ». Le rendez-vous du 25 en famille, comme chaque année, avec son menu identique répété et attendu avec une rigueur inaltérable depuis des décennies, cette sorte de « Madeleine de Proust » sans laquelle Noël en famille ne serait pas Noël, a été assez peu diététique. Au gré de l'écoulement des années, ces retrouvailles, malgré les naissances et les disparitions ayant modifié partiellement le plan de table, paraissent gravées dans le marbre et exister de toute éternité dans ma mémoire. De même, les décorations du sapin de Noël ou de la crèche qu'il me semble avoir toujours connues font un peu partie de la famille maintenant. « Nous sommes de notre enfance

comme l'on est d'un pays » écrivait Saint-Exupéry dans *Terres des Hommes*.

Malheureusement cette quiétude ne devait pas durer... Le Vendredi 26 Décembre 2003, sur toutes les radios du Monde, la nouvelle est tombée : un immense tremblement de terre de 6,6 sur l'échelle de Richter vient de se produire avant l'aube en Iran, dans une ville dont je n'ai, je crois, jamais entendu le nom, Bam.

Le soir même, Geoffroy, un médecin avec qui j'avais accompagné des malades en voyage des années plus tôt, m'appelle : il part avec la Croix-Rouge à Bam et il cherche sur une durée de 4 jours des gens disponibles pour donner un coup de main. J'ai beau lui dire que j'ai tout oublié de mes cours de fac et que je ne suis plus très opérationnel, le fait que je sois pharmacien et que je sois déjà parti avec différents organismes semble l'arranger pour des raisons administratives de visa.

— Thierry, la ville est détruite, il y a urgence. Dans deux ou trois jours, il n'y aura plus que des cadavres.

Difficile de dire non... Je prépare mes affaires et organise ma « couverture » pour que la famille ne s'inquiète pas et je pars le rejoindre sur Paris avec l'équipe qu'il vient de monter en urgence en cette période de vacances.

Le Dimanche 28 à l'aube, nous atterrissons avec un Hercule C130 de la sécurité civile sur l'aéroport de Bam. Le survol de la région montre une zone totalement désertique. Même la ville construite en briques de terre semble la continuité de la roche. En fait, tout est rasé à hauteur d'homme accentuant l'effet déstructuré et naturel. On nous apprend dans l'avion que la plupart des bâtiments de la ville n'existent plus.

À peine sortis de la carlingue après une nuit blanche et inconfortable, l'horreur commence. Une odeur de mort

plane sur la ville. L'aéroport est déjà transformé en hôpital de fortune. Les blessés, les corps s'entassent, les cris, les pleurs, la poussière, le froid... L'immersion est brutale ! Je me dis qu'il y a quelques heures à peine, j'étais au chaud, copieusement nourri avec l'affection des miens sous un scintillant et chaleureux sapin de Noël. Quel contraste !

Un colonel vient nous donner quelques éléments d'informations. Il pense qu'il y aura 30 000 morts. Il sera en dessous de la réalité puisque ce séisme fera plus de 43 000 morts, 30 000 blessés et 60 000 sans-abri...

Près de 70 % des bâtiments de brique et de terre de cette ancienne cité de la route de la soie ont été rasés. La citadelle de la ville, qui date de 2000 ans, a été en grande partie détruite. Des experts ont dit craindre des répliques. Très naïvement, cela nous inquiète assez peu finalement. Car plus rien ne semblant tenir debout, on se demande ce qu'une nouvelle secousse pourrait détruire de plus... Un autre frisson de la planète sur cette terre déjà outragée paraîtrait un vain acharnement du globe sur cette région meurtrie.

La République islamique a rapidement accepté une aide humanitaire internationale. Cela n'avait pas été le cas en 1990, après un séisme qui avait fait 36 000 morts. Des responsables iraniens ont fait savoir que, cette fois-ci, Téhéran accueillerait favorablement toute aide, sauf de la part d'Israël. Même face à l'adversité de la Nature, la politique et la religion restent au milieu du désert, comme des coins enfoncés entre les peuples.

Heureusement, beaucoup de secouristes sont là. En effet face à un tel désastre, le monde entier se mobilise. La France a envoyé samedi une soixantaine de secouristes civils et militaires ainsi que de l'équipement à bord d'un avion de transport tactique C130 et d'un Iliouchine. Même l'administration du président américain George Bush, qui a rangé l'Iran sur son « axe du mal », a mis de côté ses divergences diplomatiques avec Téhéran pour discuter

directement de l'aide humanitaire. De la Chine à l'Afrique du Sud, de la Grande-Bretagne à l'Australie, la communauté internationale s'est rapidement mobilisée pour venir en aide à l'Iran et dépêcher des équipes de secouristes, des médecins, des tentes et des fonds.

Après un premier brief qui nous met directement dans le bain, un interprète nous prend en charge et nous guide vers la sortie de l'aéroport jonché de débris. Je me laisse entraîner, comme anesthésié par le mouvement de notre groupe de 18 personnes. Nous enjambons des corps, beaucoup sont blessés, certains sont sous perfusion. Fatigué et avec pour seule nourriture un café et un biscuit dans l'estomac, l'odeur et la vue de certaines blessures béantes me donnent la nausée. Une des bénévoles se met à vomir contre un pilier, nous détournons le regard...pour elle et pour nous.

Nous sommes affectés à un quartier ouest de la ville où des cris ont été entendus dans les décombres. Il y a urgence. Il fait froid, les poches d'air sont rares avec ce type de construction en terre cuite et roche friable. L'espérance de vie dans les éboullis est inférieure à trois jours.

Sur la route, c'est une ambiance de fin du monde qui s'offre à nous. Dans la lumière rosée de l'aurore, nous voyons des ombres voilées déambuler au milieu des ruines. Des fumées éparses, des bâches en plastique ou de vieux tapis montés à la va-vite pour faire office de toit et des corps allongés dans leur linceul alignés comme des cierges blancs. Toute la ville semble avoir été pulvérisée. Il y a très peu de pans de mur dépassant les deux mètres qui tiennent encore debout. Une fois arrivés dans notre zone, nous nous mettons tout de suite au travail. Je dirige une petite équipe de 4 personnes. Face à l'horreur, les consignes doivent être claires. Pas de temps pour se répandre dans le pathos et les états d'âme. Je promets aux plus jeunes que nous aurons du temps pour vider notre sac et nos émotions...mais après.

Après la mission ! Un homme parle à l'interprète qui nous guide au milieu des gravats vers un amoncellement de pavés terreux. Nous comprenons que là-dessous, il y a peut-être une famille. Il y a une heure, on entendait encore des cris. Des hommes et des femmes grattent de leurs mains l'amas de briques qui semble avoir été rendu à son état originel argileux et qui n'a plus rien d'une construction. Même si face à mon manque d'expérience j'ai des doutes parfois sur ma méthode, je donne des ordres brefs et précis. La mission et l'action doivent primer. Et pour cela, il me faut la confiance. Heureusement, un pompier, spécialiste du domaine, vient rapidement nous rejoindre pour nous donner des consignes et des conseils. Après trois heures de travail, nous dégageons quatre personnes vivantes et deux mortes. Elles sont orientées vers les centres de secours. Quelle maigre victoire face à l'ampleur de la catastrophe. Épuisé, je n'arrive même pas à pleurer quand Geoffroy, avec l'aide d'un voisin, libère le corps sans vie d'une petite fille de sous un tas de glaise poussiéreuse. « Né de la poussière, tu retourneras à la poussière »... Elle ne pensait pas y retourner si vite cette petite fille iranienne. Quel triste et éphémère destin !

Il est presque midi et nous n'avons rien mangé ni bu depuis plusieurs heures. Pourtant tenaillé par l'hypoglycémie, je n'arrive pas à avaler quoi que ce soit. Nos tentes ont été montées rapidement. Nous devons y retourner. Une tente couverte de la croix rouge sert d'infirmerie. Des centaines de gens se pressent. Nous devons faire le service d'ordre et orienter les gens en fonction de la gravité des blessures. C'est la foire d'empoigne et nous devons jouer des coudes pour faire face aux intimidations. Beaucoup ont des couteaux et n'hésitent pas à les sortir avec un geste sans équivoque. L'être humain peut devenir un animal dans ce genre de situation. D'autres nous baisent les mains et nous implorent. C'est pathétique. La grandeur, la violence, l'instinct primaire et les bassesses

humaines réunies en concentré sur six cents mètres carrés. L'odeur de mort est insoutenable. Elle est palpable, épaisse et noire. S'instillant partout et imprégnant tous nos vêtements. Que fais-je là ? Je ne serai pas à la hauteur. Je ne vais pas tenir quatre jours... La crainte de craquer comme certains de nos collègues, qui se retrouvent du coup missionnés à la gestion du stock de médicaments, m'inquiète. Ex virtute nobilitas ! Je me répète encore et encore notre vieille devise familiale pour me donner du cœur. Geoffroy est plus habitué que nous à ces situations extrêmes. Il est médecin militaire et en a vu d'autres. Il est admirable de calme et d'énergie sans se départir de son humanité. Je me dois de tenir pour mon équipe. Ils sont jeunes. C'est souvent une première mission et si je craque, ils suivront.

Malgré ma fatigue, j'accepte à sa demande d'organiser la distribution d'eau potable dans ce qui fut la cour d'un bâtiment administratif. La demande en eau se fait de plus en plus pressante.

Femmes enceintes, enfants, vieillards sont prioritaires mais il est vraiment difficile de faire le tri. Une centaine de personnes se bousculent. Nous avons deux camions bringuebalants qui doivent dater des années 50. L'un à citerne où les personnes se font distribuer par des iraniens, via un tuyau percé en plusieurs endroits, une ration de dix litres d'eau. Et un autre à bâche, sur lequel je grimpe avec 2 secouristes. Il est rempli de packs d'eau venant d'Europe et livrés dans la nuit. Un pack par famille, une bouteille par individu. Autour du camion, la foule grandit rapidement. Certains sont suppliants, d'autres plus agressifs, beaucoup sont dignes et attendent. Un certain nombre tente de passer plusieurs fois. Nous sommes trois à essayer de maintenir un semblant de discipline perchés sur ce camion. Il me semble être sur un donjon assiégé. Nous repoussons les assiégeants en même temps que nous les abreuvons par le don de nos bouteilles. Je distribue pendant plus d'une heure des

bouteilles et des packs. Des mains agrippent mon bas de pantalon ou mes chaussures. Plusieurs fois, j'ai failli basculer dans la foule. Je croise tous ces regards anonymes d'hommes que je ne reverrai plus. J'y vois alternativement de la supplication, de la peur, de l'agressivité, de la fatalité, de la résignation, de l'angoisse, de l'amour et beaucoup de reconnaissance. Je repense à ces mots de Montaigne, « Chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition ». Sur mon camion, j'ai l'impression d'embrasser du regard l'humanité toute entière avec tous ses sentiments mêlés.

Une heure plus tard, les deux camions sont à sec et telle une volée de moineaux, la foule s'est dispersée. La cour se retrouve vide, moi aussi... Épuisé, dans cette ambiance lourde, je m'assois, dégoulinant d'une sueur froide, sur le rebord du camion. Je pense à ces gens qui viennent de s'agglutiner autour de nous pour quelques litres d'eau et qui sont repartis vers leurs tristes destins. Dire que chez nous en France, à l'heure qu'il est, on tire les chasses d'eau, et on lave les voitures avec de l'eau potable. Eau pour laquelle, il y a quelques minutes, certains auraient pu s'entretuer. Drôle de planète que la nôtre où l'eau des uns peut valoir le prix de l'or pour d'autres.

Les recherches dans les décombres mènent plus souvent à des cadavres qu'à des vivants. Les cimetières sont débordés. Des mollahs en bras de chemise, portant des masques pour se protéger de la poussière et de l'odeur, déchirent des draps qui serviront de linceuls aux victimes.

Le temps manquant pour les laver selon la tradition musulmane, les cadavres sont simplement arrosés de désinfectant, afin d'éviter les épidémies, avant d'être déposés dans de larges tranchées creusées par des pelleteuses. Les épidémies, l'angoisse de tous ici.

Alain Pashe, membre de l'équipe de coordination des Nations Unies, a évalué entre 500 et 600 le nombre de secouristes étrangers présents sur les lieux. Nous faisons un travail harassant, long et fastidieux pour ne sauver qu'une ou deux personnes par demi-journée. Quel sentiment d'impuissance ! L'humanité orgueilleuse mise en échec par un frisson de la croûte terrestre. Toute la journée, nous déplaçons des gravats. Nos mains dans nos gants sont engourdis. La poussière et l'odeur âcre et poisseuse de la mort nous imprègnent. Le soir descend sur les collines environnantes qui se teintent de lueurs incandescentes. Avec la nuit, le froid revient. Nos doigts gourds souffrent de plus en plus. Nous nous accordons un moment de repos. Je me cale sur un pan de mur et m'effondre.

Je contemple la voute étoilée dans un ciel noir pur et cristallin. Je reconnais les constellations qui me sont si habituelles chez nous : Orion, Cassiopée, la Grande Ourse et l'étoile Polaire. Cela peut paraître idiot mais cela me réjouit de trouver là, dans ce ciel iranien, dans l'espace, des repères familiers. Je me revois chez moi, dans le sud, l'été à contempler ces étoiles qui avec le temps, me sont devenues presque amicales. Mon esprit vagabonde. J'aime l'astronomie pour ce lien qu'elle tisse entre la science et la philosophie. Face à l'univers, le théologien et le cosmologue peuvent se poser les mêmes questions. Je ressens ce soir les implications métaphysiques et spirituelles de l'impermanence des choses. Au milieu du chaos et de la mort, je me demande si notre existence a un sens dans ce vaste univers. Nous sommes tous poussières d'étoiles, au même titre que la sauterelle ou les roses. Ce sentiment de solidarité humaine redonne un coup de fouet à ma compassion pour ces gens qui souffrent. C'est en méditant sur les rôles respectifs du Hasard et de la Nécessité dans nos destinées que je m'endors assis avec ma tasse de thé chaud à la main.

Malgré la nuit, la course contre la vorace « Grande Faucheuse » continue. De la porte de notre tente, je vois des groupes électrogènes ronronnant et des spots puissants éclairant des pans de ruines où s'agitent, comme des fourmis, des hommes casqués. Je me réveille après deux heures de sommeil. Je suis perclus de douleur et transi de froid. J'espérais que les cauchemars de ce trop court temps de repos soient irréels mais les yeux ouverts me font reprendre contact avec la violence du monde. Je me dirige vers l'équipe de la Croix-Rouge en action autour d'un reste d'immeuble. Il nous faudra travailler encore quatre heures jusqu'à l'aube pour arracher trois personnes à la terre et à la mort. Je commence à vivre cette épreuve comme un challenge. Il faudra se battre contre le temps mais chaque vie gagnée sera une victoire totale justifiant nos présences ici. Chaque rescapé sorti des antres de la terre déclenche des manifestations de joie et d'euphorie. Des femmes et des hommes nous embrassent et nous serrent les mains. Certainement les familles. Des larmes de joie se mêlent aux larmes de peine pour irriguer cette terre meurtrière.

Cette nuit-là, de nouvelles répliques sismiques assez fortes se font sentir. C'est très peu agréable surtout quand on travaille en équilibre sur un parpaing déjà branlant autour de crevasses obscures prêtes à vous avaler. Je pense à mes parents qui dorment paisiblement m'imaginant en plongée en Mer Rouge au large de l'Égypte... S'ils savaient... Mais ce pieu mensonge leur permet de profiter sereinement de leurs nuits.

Partout, des groupes de sauveteurs de tous les pays s'activent. Les zones de recherche semblent être une sorte de fourmilière de Babel où les gens s'invectivent dans toutes les langues. Certains alors tentent, souvent maladroitement, de partager dans un anglais approximatif des informations ou des consignes. Selon Ari, qui dirige une équipe finlandaise proche de la nôtre, trente personnes ont

été retirées vivantes des décombres durant la nuit mais les chances de retrouver de nouveaux rescapés sont maintenant très faibles.

Des habitants et certains travailleurs humanitaires clament que la distribution de l'aide est chaotique.

« Il n'y a pas d'organisation. C'est le plus fort qui reçoit l'aide. » C'est l'avis de notre traducteur et de ses collègues. Des champs de tentes se bâtissent en périphérie de la ville afin d'accueillir les sans-abri.

Après deux nouvelles heures de repos, nous attaquons, à un kilomètre de notre camp, un amas d'éboullis dans lequel résonnent des cris de femme. Rapidement, nous la trouvons les jambes broyées sous une poutre depuis plus de trente heures. À ses côtés, sa fille a eu moins de chance car c'est sa tête qui est sous la poutre. J'appréhende de voir ce qu'il y a là dessous... Nous ne pouvons pas la dégager sans prendre de précautions car le bas de ses jambes est non vascularisé depuis trop longtemps. Cette hypoxie et cette absence de circulation sanguine ont généré énormément de toxines qui se libéreraient brutalement dans l'organisme et tueraient cette femme en quelques minutes si nous levions la poutre d'un coup. Avant de la désincarcérer, les infirmiers placent des garrots très serrés. Ils seront enlevés plus tard à l'hôpital avec les précautions nécessaires et le traitement adéquat. La femme fixe le ciel lumineux et froid. Elle grimace. Je vois sa main tenir le mollet de sa fille. Après quelques minutes, c'est à douze secouristes que nous soulevons la poutre. La femme hurle de douleur. Ce qu'il y a sous la poutre est abject. Un mélange de chair et d'os fracassés. La tête de la petite fille n'existe plus. Nous sommes hypnotisés par l'horreur. Nous sentons nos bras qui lâchent la poutre sous l'effet de l'émotion. Ne pas regarder... Je me concentre sur la poutre que nous venons de soulever pour la faire pivoter sans la lâcher. Une fois posée et rejetée à côté, nous entendons un cri inhumain. La

femme vient de comprendre qu'elle ne reverra plus sa fille. Mon regard se tourne vers ce qui était la prison de leurs corps alors que les secouristes emportent la femme hurlante sur un brancard. La vue de cette chair qui ne semble même plus humaine me soulève le cœur. Je n'arrive même pas à vomir. Je m'appuie contre un mur. Je m'assois sur des blocs et alors que les cris de la mère retentissent encore, je me mets à pleurer. La tête basse, je regarde mes larmes tomber et humecter cette terre sèche et poudreuse. Je me sens si seul dans mon crâne à cet instant. Je ne vois pas ceux qui pleurent, ni ceux qui vomissent, ni ceux prostrés qui viennent de se graver dans le cerveau des images qui hanteront encore longtemps leurs nuits. J'aimerais disparaître dans le sable et ne plus entendre ces cris. Pourquoi suis-je là ? « Ex virtute nobilitas ». Je sais que certains de mes collègues plus fragiles doivent être effondrés autour de moi. Je sais aussi égoïstement, que de s'occuper des autres nous grandit au point de nous élever au-dessus de nos propres tourments.

Il faut que je me lève ! Je me redresse comme un automate. Je me dirige vers des collègues hagards ou en larmes. Je leur glisse un mot de soutien, tentant de donner un sens à notre action. Je titille leur fierté. La main sur l'épaule d'une brancardière aux yeux rougis, j'arrive à plaisanter et à la faire sourire. La nature humaine est pleine de ressources. Je repense à cette phrase lue dans je ne sais plus quel livre : « Que de choses il nous faut ignorer pour agir... ». Je m'isole un peu et m'allonge sur un muret effondré. Autour de moi, des objets épars de la vie quotidienne. Des habits, des ustensiles de cuisines, un tapis, une chaise brisée, une table qui est miraculeusement indemne. J'imagine les repas de fêtes et les moments de partage qu'a vécus une famille sur cet objet si banal. Cette table devient pour moi, un concentré de leur histoire, de leurs rires, disputes, et discussions. Je repense à la table de mes parents. À nos repas familiaux... Le Monde, ici à Bam, a

pris fin en pleine nuit quand la terre a décidé de taper du poing sur la table. J'ai beau me dire croyant en des réalités supérieures à qui je me garde bien de donner un nom ce soir, je ne peux que me demander pourquoi tout cela ? Mais à quoi bon m'interroger...? Des milliards d'hommes, de philosophes et de scientifiques bien plus brillants que moi, ont tenté de résoudre depuis des siècles, sans succès, cette énigme de la présence du mal et de la souffrance gratuite qui semble s'abattre au hasard et n'avoir aucun sens sur ce bout de caillou qui tourne autour du soleil.

Je sais juste que je me sens plus à l'aise philosophiquement et moralement face à la violence de la nature que face à celle des hommes. Je me souviens de ma mission à Haïti où dans une école transformée en dispensaire, nous avions au milieu des blessés suite au passage d'un cyclone, des hommes, femmes ou enfants; violés, blessés à coups de machette ou armes à feu. Parfois avec une cruauté raffinée. Là-bas, la révolte me saisissait. J'aurais pu repartir avec un dégoût de la nature humaine et une misanthropie viscérale. Mais je n'oubliais pas de regarder ces sauveteurs, ces bénévoles qui me jetaient à la figure l'aspect brillant de l'Homme quand il décide d'être bon. Me battre avec la nature me choque moins. J'y retrouve une sorte de solidarité humaine face à ce qui nous dépasse. La Nature semble être la scène d'un théâtre insensible aux vies des acteurs qui l'arpentent. Résonne en moi cette phrase de l'acte V de Mac Beth, « la vie est une histoire racontée par un idiot. Pleine de bruit et de fureur et qui ne signifie rien ! » C'est exactement ce que je ressens sur mon muret en cette fin d'après-midi. Ne pas se poser de questions. N'en vouloir à personne. Cela n'a pas de sens. Nous luttons contre la fatalité. Mon esprit cherche dans ses souvenirs des repères réconfortants qui me ramènent à mon pays et à la chaleur de mon foyer. Je ne sais pas pourquoi, il me vient en tête « La Pie » de Monnet. J'aime beaucoup ce tableau mais je ne pensais pas qu'il s'imposerait à mon

cerveau embrumé ici. Me remémorer les détails champêtres de cette œuvre m'apaise. Ce paysage m'est familier. Je parcours mentalement le tableau. Je m'arrache un instant à la Perse et je rentre dans ce paysage hivernal d'une campagne de chez nous. J'arrive presque à ressentir le froid et le bruit grinçant de mes pas dans la neige épaisse qui me mène à cette barrière où est posée la pie. J'irai bien me mettre au chaud face à la flambée crépitante de la cheminée de cette ferme en arrière-plan... Progressivement, une douce torpeur arrive à apaiser mes états d'âme. Tous les traités universitaires sur la poésie, que j'ai tenté de lire, valent moins, en définitive, que ce limpide raccourci de Simonide de Céos du Vème siècle avant J-C : « La poésie est peinture verbale et la peinture poésie silencieuse ». Je m'endors, seul dans mon crâne alors que le monde vibronne autour de moi.

C'est le froid et la main d'un collègue me secouant qui me réveillent alors que la nuit descend. Il faut manger, boire et y retourner.

Je croyais que nous n'aurions à nous battre que contre la nature, j'étais naïf... Le fond humain est fait de grandeur extrême et de médiocrité infinie. Nous ne sommes qu'ombre et poussière. La part d'ombre faisait son apparition dans la ville : les premiers cas de pillage étaient signalés. Des camionnettes chargées de jeunes hommes armés de pistolets et de kalachnikovs sont arrivées à Bam et ont pillé des tentes du Croissant-Rouge. Des camions, dans lesquels étaient entreposées des couvertures, ont également été attaqués par des hommes à motos. Une inquiétude supplémentaire à gérer. De leur côté, les survivants se préparent à passer une troisième nuit dans le froid. Certains sont logés dans des tentes, mais beaucoup devant passer la nuit à la belle étoile dans les palmeraies des faubourgs de la ville, se réchauffent auprès de feux improvisés. Selon les